

POPE, Lieut.-général Maurice-A., *Soldiers and Politicians: the Memoirs of Lt.-Gen. Maurice A. Pope, C.B., M.C.*, Toronto, University of Toronto Press, 1962, 462 p.

Jacques Guoin

Volume 16, Number 4, mars 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302235ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302235ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guoin, J. (1963). Review of [POPE, Lieut.-général Maurice-A., *Soldiers and Politicians: the Memoirs of Lt.-Gen. Maurice A. Pope, C.B., M.C.*, Toronto, University of Toronto Press, 1962, 462 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 16(4), 588–594. <https://doi.org/10.7202/302235ar>

POPE, Lieut.-général Maurice-A., *Soldiers and Politicians: the Memoirs of Lt.-Gen. Maurice A. Pope, C.B., M.C.*, Toronto, University of Toronto Press, 1962, 462 pages.

Historiens, professeurs, journalistes et simples amateurs d'histoire du Canada ont souvent déploré la pauvreté de notre historiographie en matière de mémoires, de souvenirs et de journaux intimes de nos hommes d'État, diplomates et militaires. Situation qui n'aide guère à établir sur des sources de première main le déroulement de notre histoire. Heureusement, depuis quelques années, la moisson devient plus abondante dans ce domaine. Aussi, convient-il de signaler, en passant, les *Mémoires Chapais*, les *Mémoires* de T.-D. Bouchard et le *Mackenzie King Record*, journal intime du temps de guerre de l'ancien chef libéral, édité par J. W. Pickersgill.

L'auteur du présent ouvrage n'a pas manqué lui non plus de noter cette lacune, puisque c'est l'une des raisons principales qui l'ont incité à entreprendre ce travail. En effet, écrit-il: « . . . notwithstanding some important recent additions, the field of Canadian biography still provided pretty thin graze to those who were interested in their country's history (p. vii) ». Évidemment, cette seule raison ne suffit pas à justifier n'importe qui à rédiger des mémoires. Mais, dans le cas qui nous occupe,

étant donné la remarquable carrière militaire et diplomatique du général Pope, nous sommes en présence d'un ouvrage extrêmement intéressant à maints égards.

Disons d'abord, puisque nous en rendons compte dans une revue qui s'intéresse avant tout au Canada français, que le général Pope est né de mère canadienne-française, Henriette Taschereau, fille de sir Henri-Thomas Taschereau, ancien juge en chef de la Cour du Banc du Roi de la province de Québec, et frère de Louis-Alexandre Taschereau. Cette ascendance maternelle française ne sera pas sans influencer sensiblement sur maints aspects de la vie du général Pope. Ainsi, dès son tout jeune âge, il grandit dans un foyer où l'on passe alternativement du français à l'anglais dans la conversation courante; où sa mère, précise-t-il, cite un moment Sainte-Beuve pour ensuite commenter avec autant d'à-propos un ouvrage anglais sur Henriette d'Angleterre. Ce seul exemple suffit à démontrer que le jeune Pope grandit dans une atmosphère de culture, certes, mais surtout, comme il le dit bien, vraiment biculturelle. En effet, écrit-il: «... I think I can say that... I am as sympathetic to French feeling as I am to English thought and that I can sincerely take either side in the perennial discussion as my fancy of the moment moves me (p. 5) ». Cette inclination naturelle vers le biculturalisme, malgré une option graduelle assez nette vers le mode de pensée anglo-saxon, jouera un rôle important dans la carrière militaire et diplomatique du général Pope, comme nous le verrons mieux par la suite.

Après ses études primaires à l'école Garneau et au Model School, et ses études secondaires au Lisgar Collegiate, d'Ottawa, le jeune Pope se dirige en 1906 vers l'université McGill pour y devenir ingénieur civil. Reçu ingénieur en 1911, il exerce sa profession jusqu'en 1914, où il s'engage comme cadet-officier dès le début de la guerre. « Having been brought up by one [son père] who had instilled into my boyish, and later my youthful, mind that the county of Carleton in Ontario was as much a part of the King's dominions as was the county of Surrey, I realized that a great hour had struck, and I resolved to do whatever lay in me to help the Mother Country in her hour of need (p. 24) ». Après avoir fait toute la guerre, dans le Corps canadien du génie, le jeune Pope décide de faire carrière dans l'Armée. En 1920, attaché à la Commission canadienne des champs de bataille, il en profite, écrit-il, pour aller se marier « aux frais de la princesse » à Simonne, fille du comte Jean-Jules du Monceau de Gergendal, qu'il avait courtisée en Belgique pendant la guerre. En 1922, il est envoyé à l'École supérieure

de guerre de Camberley, en Angleterre, pour y suivre des cours d'état-major. L'auteur fait ici une observation qui n'est pas sans intérêt: « It might be pertinent for me to remark at this point on how closely in those days our army was modelled on that of the United Kingdom... Our army was indeed British through and through with only minor differences imposed on us by purely local conditions... to a considerable extent it still is today (p. 53). » Cette observation revêtira toute son importance, dans un autre contexte, comme nous le verrons plus loin. Pendant son séjour en Angleterre, Pope se lie d'amitié avec de nombreux officiers anglais, ce qui l'aidera plus tard dans sa carrière. Ce qui ne l'empêche pas toutefois de rester résolument Canadien, comme en témoigne cette observation à l'égard d'une tentative de centralisation impériale de la part du grand état-major anglais: « To some minds a brotherhood of free nations suggested a picture of a joint stock company the management of which was entrusted to a board of directors enjoying the confidence of the shareholders. In my view this impression was incorrect. Rather did it seem to me that in our brotherhood of free nations each member enjoyed a complete measure of self-government... If words had any meaning, it seemed to me that self-government and central Imperial control were the reverse of synonymous; one or the other, but not both, could exist at the same time (pp. 61-62). » On voit que la pensée de Pope rejoint ici celle de Mackenzie King, ce qui expliquerait peut-être, dans une large mesure, l'autonomie complète de l'armée canadienne pendant la seconde guerre mondiale.

De retour au Canada, Pope est d'abord posté à Vancouver, puis à Québec. L'auteur fait observer ici que l'instruction des troupes dans la région de Québec présentait alors quelques difficultés. « in that all our manuals were written in English (p. 69) ». A noter que c'était en 1928. Aussi, Pope lance-t-il aussitôt une campagne en vue de faire traduire ces manuels en français. Cet intérêt de sa part, note-t-il, ne passa pas inaperçu chez ses amis de langue française, puisque la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec le créa, de ce fait, Membre d'Honneur à Vie, « an honour that I greatly appreciated (p. 69) ».

De 1931 à 1933, Pope fait un stage d'études supérieures d'état-major au *War Office*, en Angleterre. Là encore, il constate à quel point le Canada répugne instinctivement, de plus en plus, à s'associer au centralisme outrancier des milieux militaires britanniques.

En 1933, il est attaché au Directeurat de l'instruction militaire au Q.G. de la Défense nationale à Ottawa. Peu de temps

après, le général McNaughton, alors chef de l'état-major, l'invite à remplacer Harry Crerar (qui deviendra commandant en chef de l'armée canadienne pendant la seconde guerre mondiale) au Directorat des Opérations, où le travail le fascine. Il s'agissait alors de réorganiser la Milice active non-permanente. A cette fin, McNaughton convoque une conférence des associations de défense, en novembre 1933, où la plus grande lacune notée est le manque d'officiers de langue française. Déprimé par cet état de choses, Pope prend l'initiative de rédiger un mémoire à l'intention de McNaughton, intitulé *The French Canadian and the N.A.P.M.*

Ce document est extrêmement intéressant à lire, encore aujourd'hui. Il dénote à la fois une connaissance intime et une compréhension sympathique de la situation des Canadiens français dans l'armée, et, par analogie, nous pourrions ajouter, au sein de la Confédération. Certaines affirmations, toutefois, ne nous paraissent pas tout à fait fondées. Ainsi: «... he [the French Canadian] has made no attempt to keep abreast of what is termed modern thought and modern progress (p. 86) ». Tout dépend de ce qu'on entend ici par « pensée » et « progrès » modernes. Il est à se demander si, en 1933, le Canadien français était encore totalement fermé au modernisme. Mais il y a autre chose qui nous paraît plus grave. Ainsi, écrit-il: « As Canadians generally are unaware of any menace to their security, how much more so is this true in the case of the French Canadian who, by reason of his restricted outlook, is not conscious of, and would perhaps be unwilling to admit, any obligation arising from Canada's position as a member of the British Empire (p. 87). » Selon nous, ce n'est pas la raison fondamentale de la réticence caractérisée des Canadiens français à porter les armes. D'ailleurs, ces derniers ont su prouver le contraire, quand des circonstances favorables à leur épanouissement leur ont permis de mettre en valeur leurs qualités militaires traditionnelles, et cela, même après 1760, contrairement à ce qu'a pu affirmer Frégault dans *La Guerre de la conquête*. La véritable raison, Pope lui-même l'explique plus loin en citant cette phrase du sénateur Côté, prononcée au moment de la crise de l'enrôlement en 1941: « It is all very well, Pope, for you to speak as you have just done, but there is more than one side to this question. I would ask you to remember that just a year ago when recruiting was good there were few openings for our French Canadians other than English regiments, that is to say, regiments in which with hardly an exception all the officers and non-commissioned officers had English as their mother tongue, and you know as

well as I do that the French Canadian does not feel that he has been divinely privileged to supply the bulk of the private soldiers in what are commonly called English-speaking regiments. And now when recruiting has fallen off you come along to tell us to do our stuff. This does not seem to be entirely just (p. 169). » Voilà, nous semble-t-il, le vrai fond du problème. Pope l'a compris, jusqu'à un certain point, en 1933, mais il fallait les précisions du sénateur Côté, en 1941, pour qu'il le comprît parfaitement. Il est à se demander ici pourquoi sir Georges-Étienne Cartier, sir Hector Langevin, sir Rodrigue Masson, sir Adolphe Caron et le sénateur Alphonse Desjardins, qui ont tour à tour dirigé le ministère de la Défense nationale, à Ottawa, n'ont pas compris ce problème plus tôt, ce qui aurait peut-être pu éviter les graves malaises de 1917 et de 1944. Mais la présence de Cartier et de ses successeurs, à la tête du ministère de la Défense nationale, à Ottawa, serait-elle caractéristique de ce qu'on pourrait appeler « la défection » de l'élite francophone vis-à-vis des siens, pour ne pas dire davantage ? Il faut préciser, toutefois, que depuis 1945 (il était temps) la situation s'est beaucoup améliorée. Il suffit de mentionner la création du Collège militaire de Saint-Jean et l'influence incontestable du colonel Pierre Sévigny, deux éléments qui ont certes contribué à améliorer le sort des Canadiens français dans l'armée canadienne. De toute façon, le mémoire de Pope, en 1933, très sympathique à maints égards envers les Canadiens français, eut le sort de bien d'autres textes administratifs : « ... with one exception, I never heard more about it, and I do not think it was ever given other than a limited circulation (p. 89) ». Inutile de commenter plus longuement sur la compréhension du problème canadien-français de la part de l'élément anglophone.

En 1935, Pope est envoyé au Collège impérial de défense, en Angleterre, où il participe à un exercice sur la possibilité d'une guerre générale contre l'Allemagne. Il y joue le rôle de commandant en chef de l'armée française, et ses prévisions sont presque prophétiques de ce qui se passera en 1939. En 1936, il est de retour à la Défense nationale à Ottawa. En 1938, il participe à un concours sur la Défense impériale. Encore une fois, Pope se fait le champion de la décentralisation de la défense du Commonwealth, face aux centralistes ... « to be found almost exclusively in the United Kingdom (p. 114) ».

Dès l'automne de 1939, Pope est rappelé en Angleterre par Crerar pour lui servir d'officier d'état-major. Il est de retour au Canada en 1940, après avoir espéré commander des troupes au combat, pour servir d'adjoint au chef de l'état-major général à

Ottawa. En 1941, il est nommé membre de la section canadienne de la Commission permanente canado-américaine de défense, à Washington. Là encore, les Américains essaient de centraliser la défense, mais Pope s'y oppose résolument. A Washington, Pope a pour mission surtout de tenir Ottawa au courant de la direction générale de la guerre, direction assurée par les États-Unis et le Royaume-Uni. L'Angleterre lui ayant demandé d'assumer par intérim les fonctions de major-général de l'état-major britannique à Washington, Pope écrit: «... a number of my British friends were still not only convinced centralists at heart but... they had lashed their colours to the mast. How was it, I used to ask myself, that they completely failed to comprehend that we, Canadians, apart from the old generation of Imperialist die-hards whose views I could respect even if I could no longer accept them, were conscious of having developed a separate, though completely friendly identity and that we were thereby compelled, as it were by the irresistible force of a natural law, to keep ourselves free to take our own decisions in our own way (p. 193). » Voilà une autre preuve non équivoque du canadianisme indéfectible de Pope. En 1943, il assiste à la conférence interalliée de Québec.

En août 1944, il est rappelé de Washington pour servir de conseiller militaire à Mackenzie King. En 1945, il est conseiller auprès de la délégation du Canada à la conférence de San Francisco. Puis, à Paris, il assiste à la conférence sur les réparations de guerre. En janvier 1946, il est délégué à Berlin pour diriger la mission militaire canadienne. Ici, Pope fait une observation que nos amis anglo-saxons feraient bien de méditer: « My wife and I saw much of the French in Berlin, partly, I suppose, because I am half French and am drawn to men of my own blood. But I was also attracted because French foreign policy towards Germany after the Great War had commanded my concurrence, as generally it did when fighting had come to an end in 1945. *The war of 1939 had been made inevitable because of the failure of the English-speaking peoples to heed French fears and counsel during the Long Armistice* (p. 304). » L'italique est de nous. Inutile d'ajouter que, malgré un changement de mise en scène, si l'on veut, ces paroles sont toujours d'actualité.

Après son séjour à Berlin, le général Pope est nommé ambassadeur à Bonn. Puis, en 1950, il est nommé ambassadeur en Belgique et au Luxembourg. Enfin, en 1953, il est nommé ambassadeur en Espagne.

Comme on le voit par cet aperçu, forcément très schématique, le lieutenant-général Pope a connu une carrière remarquable et certainement enrichissante, tant pour lui-même que pour le Canada. Son livre est donc un document précieux qu'aucun étudiant sérieux de l'histoire du Canada du dernier demi-siècle ne saurait se dispenser de lire et de méditer.

JACQUES GOUIN,
Ex-lieutenant d'artillerie,
Diplômé en Sciences politiques.